



Delphine Dulong, Erik Neveu et Christine Guionnet (dir.)

Boys don't cry!
Les coûts de la domination masculine

Presses universitaires de Rennes

La construction et les coûts de l'injonction à la virilité en martinique

Nadine Lefaucheur et Stéphanie Mulot

DOI : 10.4000/books.pur.67140
Éditeur : Presses universitaires de Rennes
Lieu d'édition : Presses universitaires de Rennes
Année d'édition : 2012
Date de mise en ligne : 3 juillet 2019
Collection : Le sens social
ISBN électronique : 9782753563018



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

LEFAUCHEUR, Nadine ; MULOT, Stéphanie. *La construction et les coûts de l'injonction à la virilité en martinique* In : *Boys don't cry! Les coûts de la domination masculine* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012 (généré le 10 décembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/67140>>. ISBN : 9782753563018. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.67140>.

Nadine LEFAUCHEUR et Stéphanie MULOT

LA CONSTRUCTION ET LES COÛTS DE L'INJONCTION À LA VIRILITÉ EN MARTINIQUE

Les études interrogeant la construction des identités sexuelles, la sexualité ou la santé aux Antilles françaises ont, depuis plusieurs décennies, mis en évidence la fréquence d'un pluripartenariat hétérosexuel masculin, souvent simultané et durable, adossé à un mode de socialisation des garçons et des filles fondé sur le double standard de la réputation et de la respectabilité. Laissant de côté les enjeux de prévention en santé publique¹, nous préférons revisiter ici les modèles de la construction de la masculinité martiniquaise et nous interroger sur les coûts qui en découlent pour la société, les femmes et les hommes eux-mêmes, à partir d'une relecture de plusieurs travaux anthropologiques et d'une analyse des résultats de l'enquête « Genre et Violence à la Martinique² ». Cette enquête statistique, inscrite dans la lignée des enquêtes ENVEFF sur les violences à l'égard des femmes menées dans l'Hexagone, à la Réunion, en Polynésie et en Nouvelle-Calédonie, a, contrairement aux premières, pris également en compte la violence vécue par les hommes dans différentes sphères de la vie sociale, professionnelle, familiale et conjugale. Effectuée par téléphone à la fin de l'année 2008 auprès de 1 000 femmes et 1 000 hommes âgés de 18 à 59 ans, elle a été accompagnée de deux enquêtes par entretiens auprès d'une vingtaine de

1. Sur la question des liens entre les rapports de genre et l'importance des risques associés à la sexualité – particulièrement au regard de l'ampleur de l'épidémie de sida qui frappe durement les départements français d'Amérique et l'ensemble de la région caraïbe – voir S. HALFEN, *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, étude ANRS-ENI6-KABP-DFA, Paris, ANRS-ORSIF, 2006; S. MULOT, « Comment les représentations des rapports de sexe influencent-elles la prévention du VIH/Sida. L'exemple des multipartenariats sexuels antillais », *Revue française de sociologie*, 50 (1), 2009, p. 63-89; D. PLUMMER, A. MCLEAN, J. SIMPSON, « Has Learning Become Taboo and is Risk-Taking compulsory for Caribbean Boys? Researching the Relationship between Masculinities, Education and Risk », *Caribbean Review of Gender Studies*, n° 2, 2008.
2. Financée par l'ANR et le Service des droits des femmes et de l'égalité, elle a été coordonnée pour le CRPLC (Centre de recherche sur les pouvoirs locaux dans la Caraïbe, université des Antilles et de la Guyane) par Nadine Lefaucheur, en collaboration avec le Centre de recherche de l'Institut de démographie de l'université de Paris I (Elizabeth Brown) pour la partie statistique.

personnes chacune : une enquête sur les sorties de la violence conjugale, auprès de femmes victimes, et une enquête exploratoire sur la socialisation masculine à la Martinique, auprès d'hommes âgés de 22 à 68 ans³.

Nous mettrons d'abord l'accent, dans ce texte, sur la forte injonction à la virilité, conquérante et agressive, qui s'avère être la caractéristique première de l'apprentissage de la masculinité aux Antilles. La répression virile des émotions et de la sensibilité sera ensuite reliée à l'homophobie et au déficit d'apprentissage de l'expression de l'intime dans la socialisation masculine. Puis, nous décrivons l'impératif social pour les hommes antillais de pratiquer un type ou un autre de pluripartenariat, et le rapport ambivalent à l'engagement conjugal et paternel qui en découle. Nous concluons sur le climat de tension et de violence, prégnant dans les rapports sociaux de sexe, entretenu par ce mode de « fabrication des mâles⁴ ».

IMPÉRATIF DE RÉPUTATION, VIRILITÉ AGRESSIVE ET DÉRIVE DÉLINQUANTE

Savoir se battre et dominer

Selon les hommes interrogés sur les critères d'apprentissage de la masculinité, c'est d'abord par la force physique, la capacité à se battre et à être vainqueur des combats engagés que s'éprouve la virilité. Cela est surtout mis en avant par les plus jeunes, encore proches de l'adolescence, comme Marc, 25 ans, étudiant, qui souligne l'importance du regard des pairs (cousins, copains de classe ou de quartier) :

« Dans l'adolescence, la relation des garçons, moi je pense que c'est le dominant. Le dominant c'est celui qui se bat, ça fait partie de la domination, savoir se battre. [...] Le premier facteur c'est celui qui est le plus fort au combat, ouais, c'est celui qui aura le plus grand respect dans la rue, tout ça. Ensuite l'argent aussi, et puis les filles, tout ça. Du moment où tu domines, tu as ton respect, tout ça vient derrière, tu vois. Les filles regardent ça aussi, le plus respecté, ça attire aussi les filles, je pense. Mais les copains ont beaucoup une influence, justement, quand je parle du dominant. »

L'agressivité dont les jeunes hommes doivent faire preuve pour établir leur domination et obtenir le respect et la réputation est en effet tournée le plus souvent contre d'autres hommes de la même génération. Lorsqu'elle s'exerce entre différents groupes de pairs, elle donne lieu à des rixes, parfois spectaculaires, surtout lorsque les moyens utilisés incluent des armes :

3. Ces enquêtes ont été effectuées par une équipe d'enquêteurs rattachée au CRPLC : Roger Cantacuzène, Joëlle Kabile, Paola Lavra, Léoncine Ozier-Lafontaine, Clara Palmiste, William Touzanne et Mylenn Zobda-Zebina, sous la responsabilité de Nadine Lefaucheur, avec l'appui scientifique de Stéphanie Mulot (UTM, LISST) et Dolorès Pourete (CEPED, IRD).

4. G. FALCONNET, N. LEFAUCHEUR, *La fabrication des mâles*, Paris, Le Seuil, 1975.

« Ouais, à la sortie des classes, ça m'est déjà arrivé de m'être battu, tout cela au niveau du collège, quoi. Pour jouer au "gros coco"⁵, des fois juste pour prouver quelque chose... De la compétition. Celui-là se bat plus, c'est lui qui a la plus grande réputation, par exemple. C'est à la recherche d'une réputation, des trucs comme ça, d'une notoriété. Maintenant ça a pris une autre forme. C'est peut-être dans le matériel, dans l'attitude, dans ces trucs-là. Avant, c'était le "bec d'or" [couteau], le rasoir, le coutelas. Maintenant, c'est le fusil, c'est surtout les fusils » (Lionel, 26 ans, chômeur).

En effet, les jeunes hommes de milieu populaire ont vu arriver les armes, l'économie de la rue et le *business*. Il s'agit alors, dans une logique de prise de risque volontaire, d'être le *major*, le *bad boy* qui, avec le respect, obtient et exhibe les « médailles » de la virilité : argent, biens matériels, bijoux, grosses voitures, chiens et, bien évidemment, les « filles ». L'influence des modèles américains et caribéens véhiculés dans le rap et le *dance hall*, qui mettent en exergue les signes extérieurs d'une réussite matérielle et sexuelle, est ici sensible⁶.

« À l'école, je ne faisais que me battre. Bon, juste pour savoir qui est le plus fort. Au collège, je me battais une fois par semaine minimum. Avant, on se battait avec nos mains, ça allait, et ça s'arrêtait là. Après, à l'école, c'était plus aux couteaux, sinon dans la rue, les revolvers et tout ça. En général, on était tous armés. Dès qu'il y avait une rumeur de combat qui arrivait, on était tous armés. Les films, la télé, on veut reproduire ce qu'il y a à la télé, on veut se montrer fort, pour faire plaisir aux copains, à la limite, passer pour quelqu'un d'important » (Michael, 22 ans, pompier).

Réputation et respect

La réputation que ces jeunes hommes disent vouloir défendre, en étant l'objet du respect des autres hommes, regroupe un ensemble de pratiques et de comportements constitutifs de la masculinité martiniquaise, antillaise et, plus largement, caribéenne. Le double standard réputation masculine/respectabilité féminine gouverne en effet la socialisation des garçons et des filles, ainsi que la vie sociale des adultes, dans de nombreuses sociétés caribéennes⁷. La réputation est décrite

5. En créole, le terme « cok » ou « coco » désigne le sexe de l'homme, et le verbe « coké », l'acte sexuel (« baiser »). L'expression « gros coco » désigne aussi le leader d'un groupe, celui qui sait s'imposer aux autres.

6. S. MULOY, « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *Autrepart* (49), 2009b, p. 117-136.

7. Ce double standard a été mis en évidence par Peter Wilson, dans son analyse transversale de plusieurs travaux antérieurs sur la Caraïbe (« Reputation and Respectability : a Suggestion for Caribbean Ethnology », *Man*, 4 (1), 1969, p. 37-53), puis à partir de son terrain auprès de la communauté afro-antillaise anglophone de l'île colombienne de Providencia (*Crab Antics : The Social Anthropology of English-Speaking Negro Societies of the Caribbean*, New Haven, Yale University Press, 1973). Ce thème a été largement repris dans les études francophones, notam-

par Peter Wilson⁸, comme une règle régissant la vie sexuelle et maritale des hommes, qui doivent prouver leur capacité à subvenir aux besoins des femmes et de leurs enfants et à assumer leurs obligations. À Porto Rico, par exemple, un homme est « complet » (*completo*) si on lui reconnaît les qualités suivantes : le respect, la dignité, le machisme, le sérieux, et s'il est digne de confiance (*cumplidor*). Le machisme se construit sur la base de l'exercice de la virilité (définie comme la capacité à boire, à se faire respecter, à défendre son honneur, à avoir plusieurs femmes), de l'agressivité (la capacité à se battre et à défendre ses droits) et de la paternité (la capacité à avoir des enfants).

La respectabilité serait par ailleurs le statut accordé aux personnes qui adoptent les valeurs des institutions officielles et morales, comme l'Église, la Famille, l'École, l'Administration. Comme l'avait déjà remarqué R. T. Smith, la respectabilité signe la conformité avec les idéaux de la société légale : la légitimité des unions, la reconnaissance des enfants, la fidélité conjugale, la maîtrise de la langue du pays colonisateur, l'adoption des manières européennes et chrétiennes. Le mariage civil et religieux est donc par excellence ce qui confère la respectabilité. Cet idéal du mariage comme cadre de l'éducation des enfants semble surtout s'imposer aux filles, qu'il voudrait préparer, par un confinement domestique récurrent, à faire preuve de modestie, d'obéissance, de virginité et de fidélité dans la vie conjugale et domestique. Mais, Wilson avait déjà, en 1969, noté l'écart entre ces valeurs et la réalité des carrières sexuelles et conjugales des femmes de la Caraïbe, susceptibles d'avoir fréquemment des enfants en dehors du seul cadre marital, d'entretenir des relations extraconjugales ou de constituer le second foyer d'hommes engagés par ailleurs. Les travaux sur les sociétés caribéennes ont d'ailleurs depuis longtemps rapporté qu'elles produisaient plus d'unions libres que de mariages légaux. L'aptitude à trouver un compagnon, à l'épouser et à en avoir des enfants légitimes distingue ainsi les femmes entre elles, les incitant à une âpre concurrence sur le marché matrimonial et au développement de stratégies sexuelles parfois redoutables⁹.

ment par J. ANDRÉ, *L'inceste focal dans la famille noire antillaise*, Paris, Presses universitaires de France, 1987 ; M. GIRAUD, « Une construction coloniale de la sexualité. À propos du multipartenariat hétérosexuel caribéen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 1999, p. 46-55 ; C. BOUGEROL, « Vivre en prison à la Guadeloupe. Réputation et rivalité chez de jeunes délinquants », *Ethnologie française*, XXXVII (2), 2002, p. 699-708 ou S. MULOT, « Je suis la mère, je suis le père ! » : l'énigme matrifocale. *Relations familiales et rapports de sexe en Guadeloupe*, thèse pour le doctorat d'anthropologie sociale et ethnologie, dirigée par Maurice Godelier, EHESS, Paris, 2000, 635 p., et « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *op. cit.*, pour élucider la dynamique des rapports de genre aux Antilles françaises.

8. P. J. WILSON, « Reputation and Respectability : a Suggestion for Caribbean Ethnology », *op. cit.* ; P. J. WILSON, *Crab Antics : The Social Anthropology of English-Speaking Negro Societies of the Caribbean*, *op. cit.*

9. Voir S. MULOT, « Métisses et chabines dans l'univers antillais : entre assignations et négociations identitaires », *Clio, Femmes, Histoire, Société*, n° 27, p. 115-134.

Si la famille, l'espace domestique, l'école et l'église sont censés constituer les lieux d'apprentissage de la féminité, le groupe de pairs apparaît comme l'agent primordial de la socialisation des garçons et de la construction des critères de la virilité. Les joutes verbales, physiques et sexuelles déterminent les rapports d'autorité et la hiérarchie tacite régnant au sein de ces groupes, selon la capacité de chacun à se faire respecter et à construire sa réputation¹⁰ en se conformant à certains critères, comme la défense de l'honneur, la sagesse, les talents de parleur ou d'artiste, les capacités de conquête, de séduction, de narration des exploits sexuels, la capacité à se mettre en valeur par les atours physiques, vestimentaires, langagiers ou comportementaux.

Devenir homme sous le regard des pairs : « Tu seras un coq mon frère ! »

L'apprentissage des normes et valeurs de la virilité et de la masculinité se fait donc au sein de groupes de pairs, qui vont attester ou, au contraire, invalider la conformité de leurs membres aux règles du groupe. Soulignée depuis très longtemps dans la littérature, l'importance de ces groupes de pairs, comparés à des équipes de matelots par Peter Wilson¹¹, l'a été également par les hommes interrogés. Ce sont des lieux de socialisation, de loisirs, de construction de liens d'amitiés suffisamment importants pour que les partenaires les plus proches y soient considérés comme des « amis-frères » et pour que les autres hommes, et *a fortiori* les femmes, apparaissent incapables de les fragiliser. Censés être cimentés par la solidarité et la cordialité, ces groupes ont aussi été décrits¹² comme des lieux d'épreuve pour une amitié virile qui, en réalité, est souvent l'objet d'attaques directes et de manques de loyauté.

Dans une dimension plus délétère et coûteuse pour la société, ces groupes de pairs peuvent être aussi des lieux d'apprentissage de la transgression des interdits et des lois, et éventuellement d'initiation au crime. Confirmant les travaux de Barry Chevannes¹³, David Plummer et ses collègues¹⁴ considèrent que, lorsque l'absence d'autorité des parents, des enseignants ou des éducateurs crée un vide de pouvoir, le groupe de pairs devient le lieu de production de

-
10. C. BOUGEROL, (« Vivre en prison à la Guadeloupe. Réputation et rivalité chez de jeunes délinquants », *op. cit.*) a montré, pour la Guadeloupe, comment ces confrontations demeureraient importantes pour les jeunes hommes incarcérés.
11. P. J. WILSON, *Crab Antics : The Social Anthropology of English-Speaking Negro Societies of the Caribbean*, *op. cit.*
12. S. MULOT, « Je suis la mère, je suis le père ! » : l'énigme matrifocale. *Relations familiales et rapports de sexe en Guadeloupe*, *op. cit.*
13. B. CHEVANNES, « What we Sow and What we Reap : Problems in the Cultivation of Male Identity in Jamaica », Kingston, Jamaica, Grace, Kennedy, 1999 (repris sous le titre « What You Sow is What You Reap : Violence and the Construction of Male Identity in Jamaica », *Current Issues in Comparative Education*, vol. 2 (1), Columbia University, 2002).
14. D. PLUMMER, A. MCLEAN, J. SIMPSON, « Has Learning Become Taboo and is Risk-Taking compulsory for Caribbean Boys?... », *op. cit.*

l'autorité et des normes sociales. Le risque apparaît alors d'une socialisation des hommes dans et par la rue, et de la dérive des groupes d'hommes vivant dans la culture de la rue vers les activités de criminalité.

Des bagarres aux carrières délinquantes : la « male marginalization »

Les bagarres à la sortie de la classe, où l'on risquait surtout de perdre une dent ou de déchirer ses vêtements, se prolongent aujourd'hui bien au-delà du temps de l'école primaire, et bien plus dangereusement, dans les conflits liés à l'arrivée de la drogue (herbe, cannabis, crack essentiellement) et des armes dans les cités ou les quartiers. Certains jeunes enquêtés, ayant été témoins de la mort violente de proches, ou ayant frôlé l'emprisonnement, font état d'une prise de conscience des risques désormais associés à la recherche de la réputation dans une société marquée par le développement rapide de la consommation et du *business*, et de ce que leur a coûté leur entrée dans une carrière délinquante, même rapidement abandonnée, comme pour Miguel, 34 ans, commercial :

« Je devais avoir 13 ans. C'était un lundi après midi, il devait être midi et demi à peu près. Trois fourgons de police sont arrivés à la cité pour venir chercher mes petits copains, ça, ça m'a marqué. Là, je me suis dit : "bon, ben, mon frère, soit tu continues, soit tu arrêtes avec ça". [...] Si les gendarmes m'avaient tenu, interpellé, sur ce coup-là, j'aurais perdu beaucoup. »

Après avoir été témoin d'un braquage, où un ami s'est fait descendre pour lui voler sa moto, François (23 ans, ouvrier) s'était armé pour pouvoir « faire ce qu'il y avait à faire » en cas de danger, mais il finit par conclure :

« Ce quartier-là a pris énormément dans ma vie, ouais. [...] C'est trop de violence, qui t'amène à avoir envie de te venger. Et la vengeance engendre la vengeance. [...] Y a aussi ça que j'ai compris : ça ne finit jamais. [...] Alors, quand je vois tout ce que j'ai déjà fait dans ma vie, je me dis, vraiment, que j'ai gâché une partie de ma vie. »

Bien que l'on puisse lire ou entendre à la Martinique certains propos s'inquiétant de la « jamaïcisation » de la société, la marginalisation des jeunes, déscolarisés ou engagés dans une carrière délinquante, n'y est pas imputée, comme à la Jamaïque, au résultat d'une « guerre des sexes ». La recherche sur les masculinités dans la Caraïbe anglophone s'est en effet largement développée en réaction à la thèse de la « marginalisation mâle », défendue par Errol Miller¹⁵, spécialiste de sciences de l'éducation et auteur d'une théorie du patriarcat selon laquelle les hommes des groupes dominants s'allient aux femmes des groupes dominés contre les hommes de ces groupes, lorsque ceux-ci menacent leur

15. E. MILLER, *Men at Risk*, Kingston, Jamaica, Publishing House, 1991.

hégémonie. Appliquant cette analyse à la société jamaïcaine et, plus généralement, aux sociétés caraïbes anglophones, Miller voit dans la déscolarisation et l'échec ou les sous-performances scolaires des garçons, le résultat d'une politique éducative des élites blanches/brunes favorisant les femmes noires au détriment des garçons et des hommes noirs, afin de maintenir leur domination sur ceux-ci.

Le grand succès social et politique des thèses de Miller s'est traduit (outre la préconisation ou l'adoption de mesures de « discrimination positive » à l'égard des garçons dans le système scolaire et universitaire) par la mise en accusation des femmes – en raison, en particulier, du dédain que les collégiennes et lycéennes, décrites comme « manipulatrices » et « matérialistes », manifesteraient à l'égard de leurs condisciples, auxquels elles préféreraient les *bad boys* qui, étant engagés dans le *business* et exhibant les « médailles de la virilité », leur paraîtraient plus aptes à les entretenir. Les chercheurs en sciences sociales de l'université des West Indies ont opposé à ces thèses masculinistes celle des « effets pervers de la domination masculine¹⁶ » et d'une socialisation des garçons qui se traduit par de moindres capacités d'adaptation au système d'enseignement, ainsi que par un éthos antiacadémique renforcé par les opportunités concurrentes que le *business* offre aux jeunes hommes – opportunités qui leur donnent plus de ressources à court terme, mais accroissent la vulnérabilité des jeunes noirs et diminuent notablement leur espérance de vie.

Aux Antilles françaises, où le développement du *business* n'a pas, comme à la Jamaïque, entraîné de dérive des groupes de pairs vers la formation de *gangs*¹⁷, la marginalisation des mâles, lorsqu'elle est évoquée, n'est pas rapportée à l'institution scolaire, mais à la matrifocalité de la famille, à « l'oblitération » ou à « l'irresponsabilité » des pères.

IMPÉRATIF HÉTÉROSEXUEL ET TABOU DE L'INTIME

La construction d'une virilité conquérante restreint fortement les possibilités de se construire selon des choix ou des modèles différents de l'idéal-type du « coq ». S'il faut savoir se battre, c'est en effet aussi pour montrer que l'on n'est pas un *makoumè*¹⁸.

16. B. CHEVANNES, *Learning to Be a Man : Culture, Socialization, and Gender Identity in Five Caribbean Communities*, University of the West Indies Press, 2001.

17. D. PLUMMER, A. MCLEAN, J. SIMPSON, « Has Learning Become Taboo and is Risk-Taking compulsory for Caribbean Boys? Researching the Relationship between Masculinities, Education and Risk », *op. cit.* ; L. WACQUANT, *Parias urbains. Ghetto, Banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2006.

18. Littéralement : « Ma commère. »

Ne pas être un makoumè : le tabou de l'homosexualité

Le regard de la société est tourné en permanence vers les hommes pour s'assurer qu'ils s'acquittent effectivement de leur rôle de « mâles », de « coqs », et vérifier qu'ils n'optent pas pour l'homosexualité, considérée ici, de façon extrêmement violente, comme un vice, une déviance, une tare qu'il faut savoir chasser de l'horizon des garçons et de la société tout entière. L'insulte *makoumè* tombe comme un couperet pour rappeler aux garçons dès l'enfance les frontières de la virilité, qu'ils ne peuvent pas franchir sans prendre le risque d'une violente opprobre¹⁹. Les mères et les femmes ne sont pas les moins soucieuses de cette hétérosexualité affichée et participent elles-mêmes au contrôle régulier de sa conformité. L'homophobie est manifeste et les agressions contre des homosexuels masculins ne sont pas rares. Les propos des hommes antillais sur l'homosexualité expriment leur refus, leur dégoût, leur intolérance envers une pratique jugée contre-nature, hors norme²⁰, et qui semble jeter un trouble sur la nature de la masculinité, comme l'exprime Marc :

« À part ça, à part l'homosexualité... Tout est toléré, fumer, l'herbe, tout, l'alcool; entre garçons tout est toléré, de garçon à garçon. C'est seulement l'homosexualité, je trouve. Le vol est toléré, tout, [le] braquage est toléré, c'est même une forme de respect. Pour nous, [l'homosexualité], c'est super-dégradant et c'est dégueulasse, c'est vraiment la dernière chose à faire. C'est un truc qui va te suivre toute ta vie. C'est vraiment, c'est intolérable, c'est vraiment incompréhensible, intolérable. C'est vraiment l'une des seules choses intolérables dans le comportement des Martiniquais. Ah ouais... [...] Non pour moi, un homosexuel, c'est pas un vrai homme. Il a juste... il a le corps, mais [...] il lui manque quelque chose, pour la virilité. La femme fait partie de ça. Tu peux pas être viril [si] tu es avec un homme. [...] Je ne conçois pas cette association, tu vois, de virilité. Deux homosexuels, je vois pas que c'est des gars virils. [...] Nous, généralement, les gens qui sont dans mon état d'esprit, on voit plutôt l'autre comme un adversaire : se battre avec lui, le dominer vraiment. Le fait de se rapprocher de lui comme d'une fille²¹, c'est vraiment, ça annule tout ce qu'il y a d'homme en toi [...]. Même si, derrière ça, tu fais du sport [et] tu es costaud. »

19. Lors de l'enquête téléphonique, un homme sur quatre s'est déclaré d'accord avec la proposition « les homosexuels ne sont pas de vrais hommes », tandis qu'un sur sept refusait de faire part de son opinion. En 2004, 56 % des hommes des Antilles-Guyane s'étaient déclarés d'accord avec l'idée que les personnes homosexuelles étaient « des gens comme les autres », mais 26 % avaient exprimé un complet désaccord, versus 8 % en métropole (S. HALFEN, *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, op. cit.).

20. D. POURLETTE, « Le *makomè*, masque de l'homosexualité masculine dans les mondes guadeloupéens », R.-M. LAGRAVE et alii (dir.), *Dissemblances. Jeux et enjeux du genre*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 51-63.

21. I. e. « d'avoir des relations corporelles/sexuelles avec lui ».

Des épreuves probatoires peuvent même être organisées pour tester la virilité des garçons²². C'est ce qui est arrivé à Julien, qui, seul garçon au milieu d'une large fratrie, avait pris des « manières » féminines :

« On nous avait soupçonnés au lycée, on m'avait même testé une fois. *Yo té voyé an danjéré fanm deyè men pou wè si man té ka réaji, man réaji o kardetou, fanm lan couri, i fè la finmin ! I di yo lé ga zot voyé mwen fè an bagay-la, misyeu pa makoumè piès!*²³ [il rit]. Je l'ai relancée pendant un mois ! C'est elle qui m'a dit que c'était un test » (Julien).

La crainte de l'effraction corporelle et de la contamination homosexuelle s'avère particulièrement forte et interroge sur la solidité d'une identité masculine ainsi construite par opposition à l'homosexualité :

« [Q. : Est-ce que vous aviez eu des personnes proches qui étaient par exemple homosexuelles ?] – Ah non ! Autrement, j'aurais pris mes distances. [Pourquoi ?] Ah, écoutez, il peut glisser. [Glisser, dans quel sens ?] Écoutez, il peut vous faire des propositions, c'est un copain, ça va vous traumatiser ces histoires-là. Ah non, fort heureusement du coup. D'ailleurs entre copains, *pa té ni makoumè*²⁴. Mais non, mais non. Jamais. Attiré par un garçon, mais non. On est attiré par une femme, pas par un garçon. Attiré par un garçon, mais non. Excusez-moi, mais vous rigolez ? Vous me dites ça et j'ai des frissons » (Carlo, 37 ans, cadre administratif).

Marginalisation et répression des orientations sexuelles « déviantes »

Pour échapper à cette pression constante, et à l'isolement qui en résulte, nombre d'homosexuels quittent les Antilles ou se cachent derrière une hétérosexualité conjugale officielle qui leur permet d'assumer des pratiques homosexuelles plus clandestines, notamment dans les bars et boîtes de nuit spécialisés. L'ethnographie témoigne de la fréquence d'une telle stratégie de « couverture », que confirme le témoignage de Christian :

« Tu sais, ici, c'est un sérieux problème pour les homosexuels, c'est une société rétrograde, et pourtant c'est une société qui génère énormément

22. Parallèlement, le développement de la pornographie et sa consommation fréquente au sein des groupes d'hommes constituent non seulement une initiation à la sexualité pour les jeunes garçons dans une vision normative et contraignante de la virilité, mais aussi une pratique collective sexualisée : les hommes ont ensemble une activité liée à la sexualité, à travers laquelle ils se construisent en tant qu'hommes (S. MULOT, « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *op. cit.*).

23. « Ils m'avaient envoyé une fille terrible pour voir si je réagissais, j'ai réagi au quart de tour, la fille a détalé ! Elle leur a dit : les gars, vous m'avez envoyé faire quelque chose, là, mais ce gars n'est pas du tout homosexuel ! »

24. « Il n'y avait pas de *makoumè*. »

d'homosexualité. Quand on va dans des soirées privées, quand on croise quelqu'un, on découvre que c'est une personne que l'on connaît et qui se dit hétérosexuel. [...] L'essentiel des homos, ici, ils se marient, ils fondent des familles pour passer inaperçus. »

Lui-même a dû apprendre à parler, dans le cadre professionnel, de sa vie avec une compagne pour ne pas évoquer son compagnon, et néanmoins ne pas paraître célibataire, donc socialement obligé de draguer ses collègues femmes :

« Moi-même, pour ne pas paraître bizarre, je dis que j'ai une copine. Le pire soupçon, c'est quand on est célibataire. Un homme célibataire, il faut qu'il soit coureur de jupons. Si j'étais célibataire et que je ne draguais pas toutes les femmes du service, alors je serais louche. Donc, je ne dis pas que je suis célibataire, j'évoque mon copain en disant "ma copine", c'est une méthode de survie, quoi ! »

Il évoque l'obligation de se camoufler et celle de supporter la « pression constante des gens, exercée par leur silence, par leur regard, par leurs paroles, par ce genre de choses » et les menaces implicites qui les ont amenés, son ami et lui, à déménager plusieurs fois, parce que les voisins soupçonnaient qu'ils n'étaient pas simplement colocataires, parce qu'un autre couple homosexuel de l'immeuble a été agressé par des jeunes des cités environnantes, parce que des collègues de son ami habitaient la résidence où ils venaient d'emménager : autant de raisons qui l'ont finalement amené, peu après l'entretien, à quitter la Martinique pour l'Hexagone.

Le tabou de l'intime

Si l'apprentissage de la virilité et de la réputation commence donc avec les bagarres et la drague, ceux qui s'y refusent, ceux qui n'ont pas le physique « viril », ou qui expriment de la sensibilité ou de la féminité, sont mis à l'écart, voire maltraités.

La socialisation masculine s'avère particulièrement coûteuse dans le domaine de l'expression des sentiments et de la communication. Si, dans leurs rapports avec leurs pairs et dans leurs démonstrations de virilité, les (jeunes) hommes disposent d'un cadre de communication commun codifié – bourrades, plaisanteries-insultes, narration enjolivée des exploits sexuels, etc. – il n'y a pas, en revanche, dans ce mode de socialisation, d'apprentissage de l'expression de l'intime, qui reste le champ du non-dit, de l'implicite. On peut même parler d'un tabou de l'intime, car exprimer des sentiments tendres, dévoiler son intimité, n'est pas « viril »²⁵.

25. R. Cantacuzene a développé ce thème dans sa communication « Socialisation masculine et déficit d'expression de l'intime dans la société martiniquaise » au colloque de Québec sur les hommes et les masculinités, mars 2011.

Ce tabou de l'intime explique sans doute qu'un homme sur deux ait répondu, lors de l'enquête téléphonique, ne se confier à personne en cas de problème personnel ou concernant sa vie de famille. Les hommes rencontrés n'ont également guère de confidents²⁶, comme Jean-Marc, qui refuse de parler de ses problèmes à ses amis – se confiant éventuellement à sa mère ou à Dieu, qui prend la place souvent laissée vacante par le parent masculin. La fragilité de la figure paternelle explique d'ailleurs peut-être la difficulté, voire l'impossibilité, d'échanges verbaux intimes entre le père et ses enfants.

Si la « communication non communicante » caractérise les échanges au sein des groupes de pairs, c'est peut-être aussi qu'elle caractérise également le mode d'éducation qui a longtemps prévalu à la Martinique et particulièrement dans les relations masculines, père-fils ou maître-élève : les « corrections » physiques – ou les « mauvais mots » – plus que l'échange et la parole²⁷. Les témoignages d'éducation non violente sont en effet beaucoup moins nombreux que ceux de châtiments physiques jugés « exagérés », voire de maltraitance. Même lorsqu'ils estiment que les châtiments physiques leur avaient été administrés « pour leur bien », les hommes interviewés regrettent que leurs parents n'aient pas su trouver « les mots pour le dire » :

« C'est si on faisait une bêtise, seulement, qu'on prenait des coups. On ne nous tapait pas pour rien. C'était pour notre bien, après. Mais, quand même, je dis que la violence, un enfant ne devrait pas connaître ça. Il y a une manière de parler à ton enfant, il y a une manière de présenter les choses, de lui faire comprendre les choses, de l'inculquer, tu vois. Quand tu reçois les coups, tu ne comprends pas. Tu te dis finalement, frère, que les parents auraient pu arrêter ça, de taper leurs enfants, ouais. Il y a d'autres méthodes. Avec la sagesse, gentiment. Il y a d'autres méthodes, je pense, ouais » (Français).

Cette difficulté à dire et à se dire ne facilite pas la relation amoureuse, comme en témoigne Miguel, qui, pendant deux ans, a été « tout le temps ensemble, sans être ensemble » avec la première fille dont il a été amoureux :

26. L'enquête ANRS 112 VESPA DFA (K. BOUILLON, F. LERT, R. SITTA, A. SCHMAUS, B. SPIRE, R. DRAY-SPIRA, « Factors correlated with disclosure of HIV infection in the French Antilles and French Guiana : results from the ANRS-EN13-VESPA-DFA Study », *AIDS*, 21 Suppl 1, 2007, p. 89-94) avait montré que, contrairement aux situations européennes, les Antilles-Guyane se caractérisaient par une propension des femmes plus forte que celle des hommes à dévoiler leur séropositivité à leur entourage. Les hommes paient ici aussi l'obligation de virilité qui leur est faite et l'impossibilité de confier leurs fragilités à leur entourage.

27. Près de trois hommes et deux femmes sur dix se sont déclarés « d'accord » avec l'opinion : « Pour bien élever un enfant, il faut le corriger physiquement » et près d'une personne enquêtée sur cinq a déclaré « avoir été souvent punie ou frappée *injustement* » dans son enfance ou son adolescence (nombre des personnes enquêtées qui ont répondu à cette dernière question par la négative ont commenté : « J'ai souvent été frappé, mais c'était normal, c'était pour mon bien »).

« Jusqu'à présent, elle n'arrive pas à comprendre comment je lui ai jamais dit que j'étais amoureux d'elle. Je lui dis : "J'avais pas à te le dire, ça se voyait, tout le monde le savait, ça se voyait comme de l'eau de roche !" Elle me dit : "Non, moi, j'ai pas vu ça, tu ne m'as jamais rien montré" – "Mais, attends, je suis pas obligé de venir à genoux : 'Chérie, je t'aime'" ! »

IMPÉRATIF DE SÉDUCTION, PLURIPARTENARIAT ET RESPECTABILITÉ

À la conquête des femmes...

La capacité de séduction et de conquête des femmes apparaît dans le discours des jeunes hommes comme un second registre de démonstration de la virilité. Pour les hommes plus âgés, qui ont oublié les bagarres de leur enfance et n'ont pas connu le *business* à l'adolescence, il s'agit même du registre le plus important. En effet, dès l'adolescence, et parfois dès l'enfance, le succès des hommes auprès des femmes est considéré comme la garantie de leur hétérosexualité, le socle majeur de leur virilité. Obligation est faite de séduire et conquérir, non pas une, mais des femmes, éventuellement en même temps, et ainsi d'entrer dans une arène de la compétition en tentant, soit d'être le premier à conquérir une « fille » (*janm la, chè la, fiy la*²⁸), soit de voler la copine d'un autre homme pour montrer sa supériorité sur lui (et non pour rester avec la dite femme, rapidement discréditée). Dans tous les cas, la conquête sexuelle ne vaut que si elle s'accompagne de son récit glorieux, et souvent disproportionné, rapporté aux pairs.

« Avec les copains de la cité, on rigolait, on se racontait nos histoires de cul tout le temps. Y en a même qui se comparaient, mais j'ai jamais participé à ça, de peur d'avoir la plus petite ! [il rit]. Jusqu'à présent, on se raconte nos histoires : nos conquêtes, nos femmes, nos pétasses [il rit] » (Miguel).

Les descriptions très crues des actes sexuels impliquent que les femmes dont il est question ne peuvent être considérées avec respect et ne sont guère envisagées comme partenaires à moyen ou long terme. Exhibées comme trophées de conquêtes éphémères et multiples, les jeunes femmes participent (parfois malgré elles) à la valorisation de cette réputation masculine, ne récoltant que peu le respect dont l'homme peut s'enorgueillir et se trouvant souvent réduites au statut d'objets et de faire-valoir :

« À l'adolescence, c'est la découverte. Les filles, plus on en a, mieux c'est. Normal. C'est une collection. [...] Ben, comme j'ai dit, plus on en a, mieux c'est. Plus elles sont jolies, mieux c'est. Passer auprès des copains et tout. Ceux qui ont plus... ceux qui ont plus de filles, plus de choses, pour eux,

28. La *femme*, la *chère*, la *fille*, sont les termes utilisés pour désigner les objets de conquête, contrairement à *madam an mwen*, (« ma femme ») qui désigne la femme choisie pour une relation suivie, impliquée et sérieuse.

c'est une compétition entre eux. Sauf les plus sérieux, finalement, les types pensaient faire une collection ; c'est un tournoi, qui avait le plus de filles, qui faisait le plus de trucs que les autres » (Michael).

Cette obligation à se réaliser par les prouesses sexuelles est particulièrement forte chez les jeunes des classes défavorisées où la faiblesse du capital économique et scolaire semble pouvoir être compensée, dans les rapports de genre, par l'exacerbation de la virilité. Chez les plus âgés, dans les classes moyennes et favorisées, et dans le monde agricole, l'identité masculine se joue toujours dans le champ de la sexualité, mais aussi dans celui de l'acquisition et du maintien d'un capital économique, professionnel et foncier. Les hommes interrogés, surtout les moins jeunes, ont ainsi affirmé que, même si l'initiation à la sexualité se faisait dans l'obligation d'avoir plusieurs femmes, travailler, avoir un salaire, pouvoir gagner sa vie et s'offrir un certain confort, étaient également des critères qui permettaient de mesurer la virilité d'un homme.

La valorisation d'un pluripartenariat²⁹ actif chez les hommes tranche avec la réserve et la discrétion attendues des jeunes femmes, qui doivent faire preuve de respectabilité. Mais cet idéal de respectabilité est souvent mis à mal par des rapports de séduction entre les sexes où les femmes sont également très actives, et peuvent se conduire elles aussi en conquérantes sexuelles. De tels comportements féminins, s'ils peuvent faire rire et exciter les garçons, n'en discréditent pas moins leurs auteures qui deviennent l'objet d'une stigmatisation sociale très virulente.

« Parce que, contrairement à la femme qui donne la vie, comme c'est elle qui éduque et tout ça, il faut qu'il y ait un minimum de respect, il suffit de voir un mec qui a plusieurs femmes, on va dire : *Ouah ! Misieu fô*³⁰. La femme qui a plein de mecs, ça va être : *Ah ! Grosse salope !* Tu vois, c'est déjà une différence totale garçon-fille. Pour un mec, la sexualité rime aussi avec l'obtention de sa masculinité » (Julien, 30 ans, agent d'exploitation).

et du phallus perdu...

« On avait le droit de faire une collection, mais pas elles, normal, jusqu'à maintenant d'ailleurs. [...] Ça, je pense que c'est le sang africain qui coule dans nos veines. Polygamie, c'est le côté africain de notre sang » (Miguel).

L'hypothèse selon laquelle ce pluripartenariat ostentatoire serait un héritage africain propre aux populations noires a effectivement été avancée

29. Nous préférons parler de pluripartenariat plutôt que de multipartenariat pour relativiser, à l'aune des résultats des dernières enquêtes, d'une part, l'ampleur du phénomène et, d'autre part, le nombre de partenaires dont il est question pour les hommes : insister sur la pluralité plutôt que sur la multitude.

30. « Ouah ! Cet homme est fort ! »

dans certaines analyses favorables à une vision idéologique des survivances africaines, inspirée des travaux de M. J. Herskovits³¹, mais remise en cause par des travaux insistant sur l'effet dévastateur de l'esclavage sur les pratiques matrimoniales et la sexualité des Antillais. Frantz Fanon³² et Fritz Gracchus³³, s'interrogeant sur le pouvoir et son exercice dans la société antillaise, ont ainsi estimé que l'homme noir n'aurait hérité qu'un pénis des fondements esclavagistes de la société antillaise, alors que l'homme blanc n'aurait jamais perdu son phallus. La destitution du pouvoir des noirs par l'esclavage aurait contribué à l'affaiblissement de leur virilité, qui n'aurait plus trouvé à s'exprimer que dans la force et la conquête sexuelle multiple, symboles d'un pouvoir perdu. Stéphanie Mulot³⁴ a mis en évidence l'importance d'une image dévastée de la virilité noire dans les représentations de la sexualité aux Antilles, virilité qui chercherait par conséquent à retrouver les preuves de sa fiabilité.

La question de la couleur des individus se pose non seulement à propos des hommes conquérants, mais aussi à propos de leurs conquêtes. Une hiérarchie raciale et de couleur prévaut en effet depuis longtemps dans les représentations de la beauté aux Antilles³⁵ : la clarté de la peau, la souplesse des cheveux et la finesse des traits constituent les atouts essentiels de la séduction. Les mulâtres et les mulâtresses, les *chabins* et les *chabines*³⁶ ont ainsi toujours bénéficié d'une cote de popularité qui rendait encore plus prestigieux les hommes et femmes noirs qui pouvaient se prévaloir de les conquérir et reléguaient au rang de moindres choix les personnes au physique éloigné de ces critères. La valorisation du « négritisme » a permis, dans la période contemporaine, de nuancer de telles hiérarchies, même si elles restent encore actives et sensibles. Tout cela n'est pas sans attiser de vives jalousies et frustrations. La compensation d'un physique perçu comme ingrat par des biens matériels, un capital financier, foncier ou intellectuel s'est aussi développée dans les stratégies sexuelles et matrimoniales, comme l'illustrent les propos de Julien :

« Ça, la moto, là, ça plaît aux filles. J'ai vu la différence. C'était impressionnant. D'un seul coup, je suis devenu mignon, intéressant. Ah ouais, quand j'ai eu la moto, *man vini milat', man vini chabin, man pa sav, man té an gou*

31. M. J. HERSKOVITS, *Life in a Haitian Valley*, New York, Knopf, 1937.

32. F. FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952.

33. F. GRACCHUS, *Les lieux de la mère dans les sociétés afro-américaines ; pour une généalogie du concept de matrifocalité*, Paris, Éditions Caribéennes, 1980 (L'Harmattan, 1986).

34. S. MULOT, « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », *Ethnologie française*, XXXVII (3), 2007, p. 517-524.

35. J.-L. BONNIOL, *La couleur comme maléfice : une illustration créole de la généalogie des « Blancs » et des « Noirs »*, Paris, Albin Michel, 1992.

36. Ces termes désignent des types de métissages sédimentés ou non, suffisamment particuliers pour faire l'objet d'une fantasmagorie importante. Pour plus de précisions, voir Mulot, 2008.

yo³⁷. J'en ai profité un max. J'avais à peine *dégare*³⁸, y avait cinq filles qui m'attendaient. J'ai voulu la moto aussi pour ça : du jour au lendemain j'avais la cote. Ça m'a plu parce que j'attendais ça. »

Ainsi, les hommes martiniquais se construisent non seulement par rapport à des critères de virilité, mais aussi par rapport à des critères de couleur. En cela, les normes en usage s'opposent souvent à celles qu'on imagine être celles des hommes blancs. La prise de risque y est récurrente, dans une transgression permanente des codes de sécurité et de prévention. Ainsi, ne pas mettre de ceinture de sécurité en voiture, ne pas mettre de casque à moto, ne pas mettre de préservatifs dans les rapports sexuels, et pour certains ne pas réussir à l'école sont autant de comportements susceptibles d'affirmer une identité antillaise opposée à des normes françaises perçues comme ridicules, désuètes et trop contraignantes. Les hommes blancs qui les appliquent sont alors l'objet de moqueries. Mais, *a contrario*, la conquête des symboles du pouvoir blanc reste toujours un objectif à atteindre : accumuler et exhiber de l'argent, des biens matériels, des femmes, des voitures, symboles de réussite et de reconnaissance, fait pleinement partie des logiques d'accomplissement de certains hommes noirs, meurtris par la dépossession dont leur communauté a pu être l'objet par le passé³⁹ ou poussés par les femmes à user ostensiblement de leur capital économique.

La mise en couple : renoncer à « courir le jupon » ?

Les normes antillaises de la virilité rendent périlleuse la rencontre affective entre les hommes et les femmes. Alors qu'ils ne sont pas supposés exprimer leur sensibilité, leur vulnérabilité, leur affectivité (sauf peut-être dans l'art et dans les chansons de zouk⁴⁰), les hommes ne sont guère préparés à vivre la relation de couple comme un lieu de partage, d'échange, de dialogue et de confiance affective. Cette relation leur apparaît souvent, au contraire, comme le lieu d'un contrôle et de contraintes indûment mises à leur liberté virile.

Lorsqu'après les *vakabonnajeries*⁴¹ de la jeunesse, vient l'âge ou le désir de se fixer, les hommes se trouvent ainsi pris entre l'aspiration à une conjugalité stable, dont ils savent bien que leur infidélité la mettrait en danger, et l'habitus ou l'impératif de séduction qui ne cesse pas avec la mise en couple. Habitué à

37. « Je suis devenu mulâtre, je suis devenu *chabin*, je ne sais pas, j'étais à leur goût. »

38. On peut traduire : « Sorti la moto du garage. »

39. Pour plus d'analyses sur la dépossession, la féminisation et la castration des hommes noirs, voir les travaux d'Elsa Dorlin et Myriam Parris (2007) et de S. MULOT, « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », *op. cit.* ; S. MULOT, « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *op. cit.*

40. Il faut d'ailleurs souligner que les *zouk-love* se caractérisent par les lamentations larmoyantes des hommes au sujet de leurs échecs affectifs.

41. Mot créole qu'on peut traduire approximativement par « vagabondages » ou « errances », associant l'idée de liberté à celle de désordres.

ne pas avoir à rendre d'autres comptes que la preuve de leur hétérosexualité, et sommés socialement de maintenir des relations de séduction, ils peuvent aborder la mise en couple comme une épreuve déchirante. Et ceci même lorsqu'ils adhèrent à l'idéal de la fidélité conjugale – ce qui est apparemment le cas de près de 90 % de ceux qui sont âgés de 25 à 34 ans, lesquels ne trouvent pas acceptable qu'un homme marié soit infidèle⁴². C'est également le cas de plusieurs des hommes interviewés. Julien affirme ainsi :

« Quand je suis avec quelqu'un, c'est une relation à la fois. On peut être attiré par quelqu'un, mais pas question de tromper la personne avec qui on est. »

Raoul (40 ans, travailleur social), qui se définit comme un « non-coureur de jupons », considère même que collectionner les femmes « comme le font beaucoup d'Antillais » relève de la maladie – un équivalent masculin de la nymphomanie – et engendre beaucoup de souffrances. Marc et André, l'un à l'orée de la vie en couple, l'autre à la suite d'un long parcours conjugal et sexuel, sont pris dans la contradiction qui gouverne le rapport des hommes antillais à la vie conjugale : continuer à agir selon la norme incorporée de la réputation virile fondée sur le pluripartenariat et/ou tenter de se conformer à la norme « respectable » de la fidélité conjugale. Pour Marc, « se mettre ensemble » avec celle qui est « sa copine » depuis plusieurs années, ce serait s'installer dans un logement commun, ce qui l'obligerait moralement à cesser ses relations plurielles par respect pour elle, chose qui lui semble cependant impossible – tant le regard des pairs reste contraignant au-delà des frontières de la conjugalité :

« On a pour projet de se mettre ensemble, tu vois. Mais j'aurais aimé qu'on se mette ensemble, et que j'arrête peut-être de voir d'autres filles, que ça ne se passe pas, mais je ne sais pas si ce sera possible, tu vois, c'est ça. Et pourtant je la respecte beaucoup, je n'aurais pas aimé lui faire du mal. C'est l'attitude des garçons, c'est ça, généralement, les autres filles c'est irrésistible, on peut pas résister aux filles. Et, par contre, je ne tolérerais pas une fille comme ça, avec cette même vision des choses. »

André (58 ans, cadre retraité), après une « vie sentimentale et sexuelle compliquée » et même « tortueuse », qui lui a valu des démêlés avec la justice, se dit enfin libéré de la contradiction antillaise entre l'impératif de séduction, qui lui a coûté cher, et le refus d'être réduit à une image de « coureur de jupons » et à un rôle de procréateur à la paternité « oblitérée »⁴³ :

42. Source : enquête KABP (S. HALFEN, *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, op. cit.). Cette enquête a montré que la place accordée à la religion dans leur vie était le facteur le plus discriminant quant à l'acceptabilité de l'infidélité dans le cadre du mariage : les hommes antillais pour lesquels cette place n'est pas importante l'acceptent quatre fois plus souvent que ceux pour lesquels elle est très importante.

43. L. LESEL, *Le père oblitéré. Chronique antillaise d'une illusion*, Paris, L'Harmattan, 1995.

« [Je me sens] plus serein dans ma relation avec une femme, moins porté sur la séduction, le désir de conquérir, enfin moins, moins... Libéré d'une certaine contradiction, à savoir vouloir conquérir mais en même temps refuser l'idée que le Martiniquais, c'est quelqu'un, un ... coureur de jupons. [...] Je pense que l'Antillais est trop dans un rôle qu'on lui a donné, un rôle qu'on lui a attribué, celui de procréateur plutôt que d'être père, toutes ces choses-là. Enfin, j'ai toujours été habité par ce refus, mais, en même temps, j'ai toujours eu un désir de séduction, dans ma jeunesse et même plus tard... »

L'engagement dans l'affectivité, la fidélité, la confiance conjugale, représente un sacrifice et nécessite souvent une prise de distance importante par rapport aux normes du groupe des pairs et l'acquisition d'autres normes, d'autres modèles, par l'éducation ou par la diversité des expériences et des lieux de vie, notamment dans la migration. Mais la force centripète des groupes d'hommes exerce une attraction à laquelle même les couples formés en France ont du mal à résister, éclatant fréquemment dans les années qui suivent le retour au pays, en raison des sollicitations auxquelles les hommes doivent répondre pour prouver leur virilité dans les sorties avec les autres hommes⁴⁴.

Lorsque les hommes s'engagent dans une relation conjugale, ils sont en effet soumis à des tensions multiples, qu'elles trouvent leur origine dans leur habitus de séducteur « irresponsable », dans les dynamiques internes au couple ou dans la pression qu'exercent sur eux leur milieu social, les autres hommes, mais aussi les femmes, qui peuvent se montrer d'efficaces prédatrices. Les hommes en couple sont en effet une proie de choix puisque leur vie conjugale atteste justement de leurs capacités à faire preuve d'engagement, qualité rare et très recherchée sur le marché sexuel et matrimonial par les femmes seules ou insatisfaites de leur conjoint. Parallèlement, être l'objet de tentatives de séduction répétées s'avère rassurant quant à leur virilité pour des hommes engagés dans la fidélité et l'éventuel isolement conjugal. Les frustrations provoquées par l'arrivée d'un enfant peuvent aussi, comme l'analyse Julien, constituer le terreau de relations avec une ou des maîtresses qui, dans la grande concurrence féminine, se tiennent à l'affût de ce genre de vulnérabilité :

« La femme devient un peu égoïste à un certain moment. Lorsqu'elle a un enfant, l'homme ne compte plus. La femme donne tout à l'enfant, c'est sa petite poupée, son petit joujou, "touche pas", l'homme n'a pas le droit. Elle protège son petit jusqu'à deux, trois ans, ça peut durer même plus, et nous, en tant qu'hommes, les petits câlins que nous avions au début, il y en a plus. C'est que l'enfant qui compte. Donc, à un certain moment, on dit qu'on en veut à l'enfant. Mais, parfois, le petit lien chaleureux qu'il y avait s'écarte

44. D. POURLETTE, *Des Guadeloupéens en Île-de-France. Identité, sexualité, santé*, Paris, Karthala, 2006.

un peu et, à ce moment, il y a des femmes de l'extérieur qui profitent de cette faiblesse pour s'accaparer (l'homme). »

Face à ces sollicitations et tensions, les hommes qui n'avaient pas encore franchi le cap du mariage ou de la cohabitation peuvent renoncer à le faire – ou se garder de le faire – choisissant de continuer à vivre seul ou de rester au domicile parental (souvent maternel) et d'entretenir plusieurs relations concomitantes⁴⁵. Ceux qui s'étaient engagés plus avant sur le chemin de la vie conjugale peuvent céder aux *fanm déwô*⁴⁶ et avoir la sensation temporaire de retrouver les plaisirs de la découverte et d'une sexualité sans contrainte.

La difficile conciliation entre réputation et respectabilité

Lors de l'enquête téléphonique, la proposition « un homme doit reconnaître et entretenir tous les enfants qu'il a faits » a rencontré la quasi-unanimité chez les hommes (96 % d'accords). « Politiquement correctes », ces réponses, qui ne reflètent que très imparfaitement la réalité⁴⁷, traduisent une adhésion idéelle générale à la norme définissant la respectabilité masculine : la capacité à « prendre ses responsabilités », à participer aux charges familiales des foyers où l'on a des enfants et à l'éducation de ceux-ci.

Il existe, en effet, une hiérarchie entre les différentes formes de pluripartenaariat⁴⁸, condamnant les « vagabonds » et les « coureurs », et mettant en valeur le pluripartenaire responsable et respectable, capable d'assumer les deux registres de la réputation et de la respectabilité : avoir plusieurs relations simultanées, et éventuellement des enfants de chacune, mais savoir prendre ses responsabilités envers toutes. L'ancienne formule « mettre une femme en case » souligne bien le rôle de pourvoyeur de toit et de ressources qu'un homme est censé jouer auprès des femmes avec qui il nourrit une relation suivie et coparentale. Elle sous-entend aussi que seul l'homme qui assure les ressources de cette maisonnée peut

45. La proportion d'habitants âgés de 16 ans et plus, vivant en couple, marié ou cohabitant, est nettement inférieure à la moyenne nationale dans les départements des Antilles (42 % en Martinique, 44 % en Guadeloupe, contre 58 % en moyenne dans l'ensemble des départements) et y a encore baissé d'un point depuis 1990.

46. Femmes de l'extérieur, maîtresses.

47. Lors de cette même enquête, près de 7 % des femmes ayant déclaré une relation de couple ont fait état du refus de leur conjoint ou partenaire de participer aux dépenses de la vie quotidienne (taux près de cinq fois supérieur à celui trouvé dans l'Hexagone) ; mais cela a été le cas de 20 % de celles qui, ne vivant pas avec leur partenaire, avaient au moins un enfant de lui. Les statistiques de l'état-civil montrent aussi que 42 %, en Guadeloupe, et 47 %, en Martinique, des actes de reconnaissance d'enfants nés hors mariage ont été effectués en 2004 par des mères dont l'enfant n'avait pas été reconnu par le père.

48. S. MULOT, « Comment les représentations des rapports de sexe influencent-elles la prévention du VIH/Sida. L'exemple des multipartenariats sexuels antillais », *Revue française de sociologie*, 50 (1), 2009a, p. 63-89.

être autorisé à la fréquenter et que la femme qui en bénéficie lui doit l'exclusivité de ses gratitudes, accueils et services sexuels.

La situation du père de Bernard (34 ans, enseignant), typique du « harem dispersé » dont parlent Régis Brunod et Solange Cook-Darzens⁴⁹, témoigne aussi d'une particulière capacité à assumer ses responsabilités à l'égard des enfants « dehors ». Agriculteur, il vivait avec une femme dont il avait dix enfants, mais venait chaque matin, midi et soir, voir la mère de Bernard et les sept enfants qu'il a eus avec elle, se montrant très attentif à leur éducation, si bien que Bernard peut considérer qu'il a vécu avec ses deux parents, même si son père ne passait jamais la nuit dans ce foyer, qu'il quittait vers 19 heures.

De telles situations, apparemment harmonieuses, paraissent rares : le plus souvent, les enfants « dehors » connaissent leur père et le voient de temps à autre, mais sans que celui-ci joue un rôle central dans leur vie et dans leur éducation⁵⁰. L'art de concilier la réputation, la respectabilité et la responsabilité semble maîtrisé par peu d'hommes. Si les individus sont en mesure de jouer de ces systèmes de valeurs et de passer de l'un à l'autre, notamment avec l'âge ou la situation économique, une hiérarchie tacite se crée ainsi entre les hommes selon leurs capacités à faire preuve de réputation et/ou de respectabilité.

Les effets d'âge et de génération sont en effet importants, autorisant l'hypothèse d'une virilité dont les critères changent avec l'âge et l'expérience. Les enquêtes ACSAG⁵¹ et KABP⁵² ont montré que le pluripartenariat masculin présente aux Antilles des caractéristiques qui le différencient fortement de celui qui a cours dans l'Hexagone. Si, avant 25 ans, la proportion d'hommes ayant eu plusieurs partenaires féminines au cours des cinq années précédentes est proche dans les deux espaces, elle est plus élevée ensuite dans les départements antillais, où, au-delà de 35 ans, elle dépasse même le double des taux hexagonaux. Le pluripartenariat hétérosexuel masculin n'y est donc pas, comme dans l'espace métropolitain, « l'apanage des jeunes en phase d'expérimentation initiale de la sexualité, mais un comportement qui persiste⁵³ ». Il y est surtout beaucoup plus souvent simultané que successif, et souvent stable : un pluripartenaire sur cinq seulement ne connaissait pas ses partenaires un an auparavant. Il est également deux à trois fois plus souvent que dans l'Hexagone le fait d'hommes mariés ou concubins. Effet d'âge ou de

49. R. BRUNOD, S. COOK-DARZENS, « Les hommes et la fonction paternelle dans la famille antillaise », *Santé Mentale au Québec*, vol. 26, n° 1, 2001, p. 160-180.

50. Parmi les personnes nées à la Martinique, deux sur cinq ne vivaient pas avec leur père lorsqu'elles avaient quatorze ans et une sur sept n'avait jamais vécu avec lui ou, plus rarement (1,5 % des cas), ne connaissait pas son identité (enquête ENVEF-Martinique).

51. M. GIRAUD, A. GILLOIRE, P. DE COLOMBY, S. HALFEN, *Analyse des comportements sexuels aux Antilles et en Guyane*, Paris, ANRS, 1994.

52. S. HALFEN, *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, op. cit.

53. M. GIRAUD, « Une construction coloniale de la sexualité. À propos du multipartenariat hétérosexuel caribéen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 1999, p. 46-55.

génération, la fréquence du pluripartenariat simultané et stable croît même aux Antilles avec l'âge.

Plusieurs étapes semblent ainsi organiser les carrières sexuelles des hommes :

- 1 – Les jeunes hommes s'initient à la sexualité et à la virilité dans un pluripartenariat socialement imposé, et plus souvent successif que simultané.
- 2 – Ils aspirent en même temps à construire à terme une vie conjugale stable, en ayant une femme légitime, et éventuellement une maîtresse, bien qu'ils soient peu nombreux à justifier l'adultère.
- 3 – Les hommes qui s'engagent dans la vie de couple peuvent tenter le monopartenariat, auquel certains renoncent après quelques années, pour retrouver, sans trop de cas de conscience, les plaisirs d'une sexualité pluripartenariale récréative⁵⁴.
- 4 – Des hommes d'âge mûr maintiennent des relations avec des maîtresses connues depuis longtemps et dont ils ont souvent des enfants, dans un pluripartenariat stable, en ne cohabitant éventuellement avec aucune.
- 5 – Le mariage, souvent tardif, après de nombreuses années de cohabitation, permet à l'homme d'assurer sa respectabilité – et celle de son épouse – en se « mettant en règle » lorsque se rapproche la fin de la vie et qu'il convient de mettre un terme à ce qu'André considère comme une adolescence trop prolongée :

« Voilà, maintenant, je suis, je pense que j'ai coupé avec mon adolescence, surtout ma période de prison, ça a été le... le deuil de mon adolescence. C'est un peu tard, c'est un peu tard, mais, enfin, de ce qui restait de mon adolescence. Parce que, bon, justement, je suis de ceux qui croient que chez nous, aux Antilles, l'adolescence masculine se prolonge longtemps... Je ne crois pas que mon cas personnel soit un cas isolé. »

LA VIOLENCE OU LE COÛT POUR LES FEMMES DE L'INJONCTION VIRILE

Loin d'être une liberté tranquille, la virilité se construit donc selon une série d'obligations et de contraintes qui sont coûteuses pour les hommes et pour l'expression de leur individualité, sacrifiée sur l'autel de la communauté des pairs. Le coût de cette construction sociale de la virilité n'est pas moindre pour les femmes. Bien qu'elles contribuent à sa valorisation, en tant que mères, amies ou conjointes, les femmes peuvent être les premières victimes de cette masculinité agressive et paradoxale.

54. Les hommes mariés sont ainsi près de deux fois plus nombreux (24 %-14 %) à trouver « acceptable » qu'un homme ait des rapports avec une autre femme que son épouse, et ceux qui ont simultanément plusieurs partenaires sont près de trois fois plus nombreux que les autres (36 %-13%) à en juger de même (S. HALFEN, *op. cit.*, p. 148).

Le corps des femmes comme terrain d'expression de la violence masculine⁵⁵

Dans ce contexte machiste et homophobe, il est apparu au gré des entretiens que la rivalité entre hommes, résultant de cette injonction à la virilité par la confrontation sexuelle, corporelle et matérielle permanente, ne se jouait pas toujours dans le passage à l'acte physique violent entre hommes. En effet, avec leurs conquêtes, les hommes multiplient aussi les attentes des femmes auxquelles ils ne peuvent répondre et les contraintes qu'ils ne peuvent supporter. Le corps des femmes devient alors le terrain d'expression de leur insatiable besoin de compétition et la cible de leur manque de confiance dans leur propre virilité. C'est sur leur corps que s'exprime aussi la violence issue de la rivalité masculine, plus que sur les rivaux eux-mêmes parfois.

C'est notamment pourquoi les hommes deviennent violents lorsque les femmes veulent les quitter, même si elles ne partent pas pour un autre compagnon. La perspective ou la crainte d'un concurrent ultérieur plus performant, plus viril, plus fort, plus séduisant mettent l'homme face à la fragilité de la construction de sa propre masculinité. Celle-ci se vivant peu dans le registre de la confiance en soi et de l'expérience apaisée, les situations de mise en concurrence provoquent des accès de violences insoutenables qui s'expriment au détriment de la femme, elle-même coupable de révéler cette faille identitaire. « Nos "ti-mal" qui font mal ont-ils du mal à être des mâles ? » s'interrogeait, en novembre 2009, le site *Bondamanjak*⁵⁶ à la suite d'une très grave et spectaculaire tentative d'assassinat, par son mari, d'une femme qui l'avait quitté.

En outre, peu habitués à justifier leurs sorties, les hommes peuvent devenir violents face aux demandes que formule leur conjointe. La surveillance des sorties et des relations du conjoint ou partenaire vient ainsi en tête des motifs de dispute les plus souvent cités par les hommes lors de l'enquête téléphonique. Les femmes ont d'ailleurs été deux fois plus nombreuses que les hommes à reconnaître qu'elles étaient à l'origine de ces disputes. Mais, parmi les hommes qui faisaient état du contrôle que leur compagne cherchait à exercer sur leurs fréquentations, près d'un sur trois (soit 10 % du panel) avait également déclaré avoir ou avoir eu récemment des relations avec une ou plusieurs autres femmes.

55. Même si nous avons choisi de ne pas traiter ici de la question de l'épidémie de VIH/sida, nous ne pouvons pas ne pas signaler un coût élevé de l'importance du pluripartenariat hétérosexuel pour la société antillaise, pour les hommes eux-mêmes et, particularité tristement antillaise, pour les femmes : l'accroissement de la proportion de nouveaux cas de sida (six fois plus important que dans l'Hexagone) et le caractère fortement majoritaire de la transmission par voie hétérosexuelle (64 % aux Antilles contre 22 % dans l'Hexagone). Les femmes sont par suite plus nombreuses que dans l'Hexagone à être touchées par le sida : 34 % contre 19 % (S. HALFEN, *ibid.*).

56. *Bondamanjak*, nom d'un piment très fort, peut être traduit par « le cul de la Mère Jacques ».

Pluripartenariat et violence conjugale

Les femmes rencontrées dans l'enquête sur les sorties de la violence conjugale ont souvent établi un rapport entre les violences subies et l'infidélité de leur ami ou conjoint, qui ne supportait pas qu'elles lui demandent des comptes sur « ses affaires » :

« [Donc, chaque fois qu'il a une maîtresse, il est désagréable avec vous?] – Voilà. C'est chaque fois que je découvre. [...] Je sais que quand ça s'est calmé, c'est qu'il n'a plus ses affaires... » (Vanessa, 32 ans).

Valérie (52 ans), qui a connu de très graves violences physiques et psychologiques de la part des deux compagnons avec lesquels elle a vécu, relie ces violences à leur « amour des femmes » :

« [Le père de ma fille aînée] il faisait ses affaires. Il avait même une maîtresse près de chez moi. Il aimait les femmes. Il en avait, il en avait, il en avait... [...] Je n'ai jamais compris pourquoi un homme change quand il a une autre femme. Quand il n'avait pas une autre femme, il était gentil. »

Si elle ne le comprend pas, elle explique cependant bien que leur conception de la virilité leur interdisait d'accepter de rendre des comptes sur leurs « affaires » :

« [Le père de mes deux plus jeunes] oui, il était méchant, parce qu'il aimait toujours les femmes, les voisines, en petit short, avec les fesses presque dehors [...]. Il était toujours violent parce que c'est le mec qui refuse que je lui dise : "Pourquoi tu pars? Pourquoi tu vas là? Pourquoi tu fais ça?" Il voulait pas, il voulait pas. Il fallait qu'il se montre homme. Il fallait qu'il se montre homme. »

Sophie (28 ans) évoque les scènes provoquées par les sorties de son compagnon pour rendre visite aux mères de ses enfants « dehors » :

« Il disait simplement qu'il a décidé d'y aller et qu'il y allait, que je sois contente ou pas. En fait, c'est moi qui insistais, qui l'empêchais de partir. Alors, lui, il me repoussait, mais moi, je le frappais, et après il me frappait... »

Les hommes interrogés dans l'enquête sur la socialisation masculine ont également souvent associé l'infidélité ou le pluripartenariat de leur père aux violences subies par leur mère :

« Moi, j'ai déjà vu mon père battre ma mère, déjà. C'est juste qu'à une époque, l'intervention d'une femme a posé des problèmes, tout ça. Mon père a battu ma mère devant nous » (Marc).

« Mon père n'était pas là, il vivait avec une autre femme. Il n'était pas marié avec elle, mais il vivait avec une autre. Il venait nous voir le week-end, mais il

battait ma mère. Quand j'étais en classe, quand je rentrais à la maison, j'avais la peur au ventre parce que j'avais peur de retrouver ma mère morte dans la maison. Et des fois, à l'école, même, j'y pensais. Ma sœur, quand on se voyait dans la cour, on parlait de ça » (Étienne, 31 ans, enseignant).

L'exploitation de l'enquête ENVEF-Martinique a d'ailleurs mis en évidence que le pluripartenariat avéré ou supposé du conjoint figurait parmi les facteurs les plus fortement corrélés aux violences subies par les femmes dans le cadre des relations conjugales⁵⁷.

Elle a aussi montré que les faits considérés comme les plus graves (menaces de mort, coups, tentatives de meurtre) se produisent aussi le plus souvent lorsque le conjoint pense que sa femme a rencontré quelqu'un d'autre ou lorsqu'elle parle de séparation⁵⁸.

Évoquée ou amorcée, la rupture signe en effet l'expression d'une subjectivité, d'une sensibilité et d'une autonomie féminines qui ne figurait pas au programme masculin de conquêtes féminines considérées comme des faire-valoir de leur virilité. La violence masculine apparaît alors comme une réponse à l'envie ou à la volonté de changement, d'éloignement ou de rupture manifestée par les femmes, souvent lassées de la violence ou de l'infidélité de leur conjoint, ou désespérant de finir par l'emporter sur leurs rivales. Envie ou volonté qui peuvent représenter une remise en cause si forte de la domination masculine, que seule la tentative de suppression du sujet dissident paraît susceptible d'en atténuer l'insupportable blessure pour un sujet qui, lui, s'est construit dans le culte d'une virilité agressive, conquérante et dominatrice, et qui se voit ainsi contester, avec ses prétentions à en être détenteur, sa capacité à conjuguer réputation de séducteur et respectabilité conjugale.

57. Cette enquête, comme les entretiens avec les femmes victimes, a montré que la violence masculine était également corrélée à certaines situations particulières, comme la grossesse. Planifiée ou non par le couple, celle-ci révèle en effet la difficulté du futur père à « prendre ses responsabilités », lorsque la venue d'un enfant le somme de passer d'une sexualité récréative à l'engagement conjugal. L'arrivée d'un enfant peut aussi être un motif de réactions violentes lorsque le père se sent négligé par une conjointe tout occupée par cet enfant – ou évincé de la relation mère-enfant, comme J. André l'avait analysé dans un article au titre explicite : « Tuer sa femme, ou de l'ultime façon de devenir père », *L'Homme*, XXII (2) : 69-86, 1982.

58. Les entretiens avec les femmes victimes de violence conjugale montrent que leur volonté de séparation fait souvent suite, sinon à la découverte de l'infidélité du conjoint, du moins à la reconnaissance par les femmes de leur échec à y mettre fin, ainsi qu'aux violences fréquemment associées à de telles situations.